

FRANCE

CES PROFS DU PUBLIC QUI CASSENT LES CODES

De plus en plus d'enseignants sont séduits par les méthodes pédagogiques inspirées de Montessori. Pour l'instant, les expériences sont concluantes. Reste la question du coût.

par *Amandine Hirou*

Dans cette maternelle de l'école Hippolyte-Maindron, à Paris (XIV^e), ni coin cuisine, ni poupées, ni petits bancs sur lesquels se rassemblent généralement les élèves : « Ici, tout est fait pour libérer au maximum l'espace », explique Caroline Pecqueur. L'institutrice est à la tête d'une classe à triple niveau (petits, moyens et grands) un peu particulière car dite d'« inspiration Montessori ». Une méthode éducative élaborée par le médecin italien Maria Montessori au tout début du xx^e siècle et qui repose essentiellement sur l'autonomie et la confiance en soi de l'enfant. « Chacun va à son propre rythme et acquiert les compétences sans pression. Tout est fait pour éviter les comparaisons et les jugements qu'induit trop souvent le système classique », précise Caroline Pecqueur, en passant d'un enfant à l'autre. L'idée étant de privilégier les

temps individuels par rapport aux traditionnels travaux collectifs. C'est lors d'un séjour aux Etats-Unis que la jeune femme s'est familiarisée avec cette autre façon d'apprendre. A son retour, elle partage son enthousiasme avec trois de ses collègues, avec qui elle se lance dans l'aventure à la rentrée dernière.

Nombreux sont les enseignants à être tentés par ces méthodes alternatives. « Au nom de la liberté pédagogique, ces défricheurs s'emparent de la marge d'autonomie dont ils disposent pour butiner parmi les différentes méthodes », confirme Philippe Meirieu, spécialiste de l'éducation. Longtemps réservée aux écoles hors contrat ou privées sous contrat, très onéreuses, la méthode Montessori a gagné beaucoup de terrain ces derniers mois au sein de l'administration publique. Elle bénéficie de l'engouement actuel pour l'éducation « positive » et « bienveillante », promue par certains professionnels, →

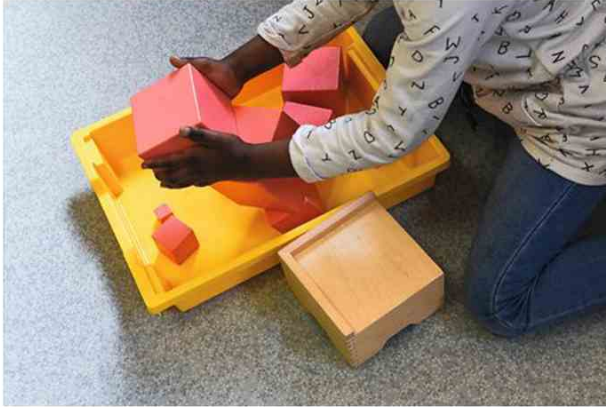
PHOTOS : M. CHAUMEL/DIVERGENCE POUR L'EXPRESS



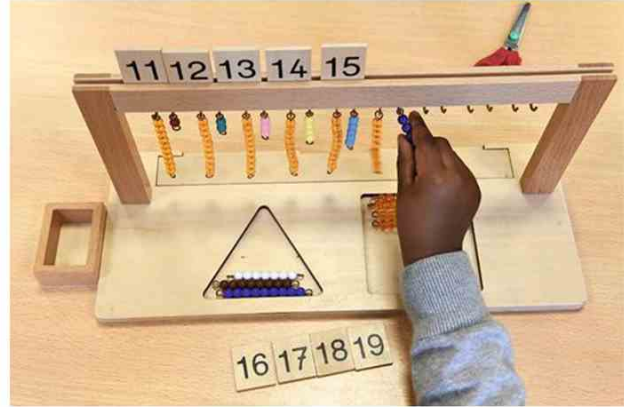
Alternatif Faire en sorte que chaque enfant avance à son rythme : telle est l'ambition de la méthode Montessori, ici appliquée dans une maternelle parisienne du XIV^e arrondissement.



FRANCE



Classer par ordre décroissant avec la « tour rose ».



Compter en alignant des perles sur les « crochets ».

→ comme la pédiatre Catherine Gueguen, auteure du livre à succès *Pour une enfance heureuse* (Robert Laffont).

La tendance Montessori dans l'école publique surfe également sur l'expérience de Céline Alvarez, cette jeune professeure des écoles à qui l'Education nationale a donné carte blanche, entre 2011 et 2014, pour appliquer une pédagogie innovante, s'appuyant sur les principes Montessori et des travaux de recherche en sciences cognitives. L'école maternelle de Gennevilliers (Hauts-de-Seine), classée sensible, où elle a officié, n'avait pas été choisie au hasard :

« Nous voulions démontrer l'efficacité de cette méthode sur des enfants issus de milieux moins favorisés, afin d'impulser un mouvement », explique Jean-Michel Blanquer, ancien directeur général de l'enseignement scolaire à l'Education nationale, aujourd'hui à la tête de l'Essec. Pari réussi : dès la fin de la deuxième année, tous les enfants de grande section de cette classe et 90 % de ceux de moyenne section savaient lire et affichaient d'excellentes compétences en maths. Depuis, le livre de Céline Alvarez tiré de cette aventure, *Les Lois naturelles de l'enfant* (les Arènes), est devenu un best-seller bien connu des enseignants – et parfois un peu moqué. Retirée de l'Education nationale, la jeune femme multiplie aujourd'hui conférences et formations.

« Gare au miroir aux alouettes, tempère Laurence De Cock, professeure et chercheuse en sciences de l'éducation. Le succès de cette démarche s'explique par la qualité exceptionnelle des moyens déployés. Il serait faux de croire qu'elle est duplicable en l'état. » En l'état, non. Mais rien n'empêche les enseignants d'y piocher ce qu'ils souhaitent en fonction de leurs contraintes. « Dans une école Montessori privée, il n'y a pas de jeux, reconnaît Caroline Pecqueur. Il nous arrive de tricher un peu en sortant des Kapla ou des Lego pour

occuper les uns pendant les activités des autres. » Ici, les temps de sport, de récréation, les rythmes scolaires sont également des données spécifiques à prendre en compte. Sans oublier l'application des programmes officiels. En primaire, ceux-ci sont difficilement compatibles avec la méthode Montessori. Voilà pourquoi seuls des enseignants de maternelle, ou quasiment, s'en emparent pour l'instant. « Quand on sait que les inégalités engendrées par le système scolaire français prennent racine dans les petites classes, il est important d'encourager les initiatives qui vont dans le bon sens », insiste Jean-Michel Blanquer.

Pour l'heure, ces défricheurs du public se sentent parfois bien seuls. Parmi les difficultés de taille auxquelles ils se heurtent : l'accès à la formation. Quand ils ne se contentent pas de quelques livres ou de vidéos glanées sur Internet, la plupart d'entre eux financent eux-mêmes leurs stages – de quelques heures à plusieurs semaines – délivrés par des organismes privés. « Un vrai business en développement, hélas encore très opaque », déplore Laurence De Cock. La seule formation agréée par l'Association Montessori internationale (AMI) est celle délivrée par l'Institut supérieur Maria Montessori (ISMM). « Pour la suivre, il m'a fallu déboursier 8 000 euros et faire une croix sur mes

Qui était Maria Montessori ?

Née en 1870, Maria Montessori est l'une des premières femmes médecins d'Italie. La jeune femme consacre son début de carrière aux enfants déficients mentaux en milieu hospitalier. En 1907, elle crée la Casa dei Bambini, qui accueille les enfants d'un quartier défavorisé de Rome. Elle n'aura ensuite de cesse de défendre sa pédagogie, fondée sur le respect de la personnalité de l'enfant.



Tracer des contours avec les « formes à dessin ».



Boutonner des habits avec le « cadre d'habillage ».

congés pendant un an et demi », confie Yanek Husianycia, professeur des écoles dans le Val-de-Marne. Avec deux de ses collègues, ce dernier a monté l'association Public Montessori en 2015. « Le changement ne viendra pas d'en haut, c'est sur le terrain qu'il faut impulser le mouvement », poursuit ce montessorien convaincu qui se bat pour recueillir des fonds afin d'acheter du matériel et de le faire circuler.

Car tous ces fameux petits bouliers, fuseaux en bois, plaquettes de couleur, boîtes à odeurs, cartes rugueuses... sur lesquels repose l'éducation sensorielle prônée par Maria Montessori ont un coût. Pour équiper une classe de 3-6 ans, il faut compter entre 5 000 et 10 000 euros. Les crédits municipaux attribués à chaque classe étant de 500 euros en moyenne par an, il faudrait vingt ans à un enseignant pour réunir tout le matériel nécessaire ! On comprend mieux les tarifs dispendieux des écoles hors contrat...

Combien sont-ils, ces profs du public adeptes de la méthode Montessori ? Difficile à dire. « D'abord, parce que nous avons des degrés d'implication divers, avance Caroline Pecqueur. Et puis beaucoup d'entre nous s'en cachent de peur d'être mal vus par la hiérarchie. » En effet, selon les

académies, la méthode est plus ou moins bien perçue. Sur le terrain, les inspecteurs peuvent être déroutés par ces habitudes d'un nouveau genre. « D'où l'importance de faire des fiches très précises sur le degré d'acquisition des apprentissages pour chacun des élèves », poursuit l'enseignante du XIV^e arrondissement.

Une manière de rassurer également les parents, parfois déboussolés. Les réunions d'information avec le corps enseignant, les photos des enfants prises durant les activités, les comptes rendus soulignant les progrès de chacun finissent parfois par convaincre les plus sceptiques. Mais pas tous. « Moi, je n'ai aucune envie que mon enfant serve de cobaye, proteste la maman d'Adélia, 3 ans. Si j'ai choisi d'inscrire ma fille dans le public, ce n'est pas pour qu'on lui impose ce type d'enseignement si peu rodé. Et puis arrivera-t-elle à s'intégrer ensuite dans une classe de CP "normale" ? » Les « montessoriens » se heurtent aussi parfois à l'incompréhension de leurs collègues. « Certains

refusent de remettre en question des habitudes bien ancrées », raconte Nicole Laurent, qui a appliqué cette méthode pendant dix ans dans une école maternelle de la banlieue d'Avignon, avant de jeter l'éponge.

Les écoles publiques qui revendiquent l'application d'une pédagogie alternative particulière dans l'ensemble d'un même établissement ne sont encore qu'une poignée : la méthode Freinet en compte 22, Steiner, 20, et Montessori... une seule. Un projet porté à bout de bras par Sophie Gargowitsch, maire de Blanquefort-sur-Briolance (Lot-et-Garonne). A la rentrée 2016, pour inciter de nouvelles familles à venir s'installer dans son village de quelque 500 âmes, l'élue décide, en partenariat avec l'école voisine de Gavaudun, d'innover en adoptant la méthode Montessori, souvent très prisée des citadins. Une campagne de financement participatif, lancée sur Internet, leur a permis de récolter 5 800 euros. « Depuis septembre, les résultats sont déjà là. Les enfants les plus inhibés

l'année dernière ont repris confiance en eux », explique Isabelle Adnot, institutrice de maternelle. Compatissante à l'égard de ses collègues d'autres établissements qui, eux, poursuivent leur travail de fourmi en solitaire sur le terrain... ■

"Le changement ne viendra pas d'en haut. Il faut impulser le mouvement"